

nir ; elle a aussi ses exigences et ses droits. Eh bien ! sans vous prononcer immédiatement, contentez-vous d'une froide réserve, qui vous permettra toujours d'agir dans la juste mesure de votre honneur et de vos intérêts.

—Oui ; c'est bien à peu près ce que je compte faire, répondit Stanislas d'un air rêveur.

Cependant, entre trois et quatre heures de l'après-midi, le soleil commençait à décliner et le jour à pâlir : le vent du nord agitait avec tumulte les cimes des arbres dépouillés, et les chasseurs épars dans les sentiers se ralliaient aux sons prolongés du cor. Mais en dépit des fatigues de la journée et des aigres rafales d'un vent glacial, toute la troupe, assez semblable à une armée victorieuse, se dirigeait vers le château avec des chants et des cris de joie. Les uns disputaient sur les beaux coups de la chasse, les autres applaudissaient avec fracas aux vainqueurs : ceux-ci sonnaient des airs de triomphe avec leur petites trompettes fabriquées de Pecoree de boulean ; ceux-là déchargeaient bruyamment leurs armes sur des bandes de corbeaux qui venaient ajouter leurs durs croassements à cet assourdissant vacarme. Mais une fois dans le château, ce fut bien une autre fête : d'abord il y eut comme un parti pris de défilé orgueilleusement devant les soldats russes, immobiles sous leurs armes, et de leur jeter en passant mille sarcasmes et mille risées. Puis on prit place autour des tables préparées à l'avance et qui remplissaient jusqu'au corridor du château : alors les bouteilles circulent de main en main, les vers se choquent avec des hurrahs qui font trembler les voûtes, il n'y a plus ni maîtres, ni paysans, il n'y a que des concitoyens et des frères. C'est au milieu de ces transports qui ne se décroivent plus, que le comte se lève, et d'une voix forte réclame un moment de silence : comme par enchantement tout le monde se tait.

—Mes amis, s'écria le comte, une grande nouvelle vient de nous arriver. Varsovie a chassé les Russes de son sein, la Pologne est en son sein nos frères ont juré de vaincre ou de mourir les armes à la main. C'est à nous de les imiter et de les secourir. Vive la Pologne ! et mort aux tyrans !

Comme une étincelle électrique, cette nouvelle embrâse tous les cœurs d'un seul coup et les exalte jusqu'au délire. On se lève, on s'embrasse, on crie, on pleure : et l'on répète avec une formidable trépidation : Vive ! vive la Pologne ! Mort aux Russes ! mort aux tyrans ! On ne s'en tient pas là, chacun saisit ses armes, et les agitant avec mille clameurs, on s'écrie qu'il faut chasser les Russes du château, et que la Lituanie veut aussi être libre et maîtresse d'elle !

—A la bonne heure, reprend le comte, c'est ainsi que nous marcherons sur les traces de nos frères : suivez-moi ; mais que personne ne se fappe avant que j'aie donné le signal. Nous sommes vingt contre un, et ce serait déshonorer notre cause que de verser le sang d'un ennemi sans défense.

On se précipite donc, les armes à la main, dans la cour du château, et le pavillon qui sert de retraite aux Russes est envahi avant que ceux-ci aient pu répondre aux cris de leurs sentinelles. Le chef du détachement s'était précisément relâché de sa vigilance, parce qu'il avait vu les hôtes bruyants du comte livrés avec emportement aux plaisirs de la table, et qu'il était loin de s'attendre en ce moment à une collision. Une partie de ses hommes dormaient et l'autre prenait son repas.

—Toute résistance est inutile, s'écria le comte en entrant le premier dans le poste ennemi, et ne servirait qu'à provoquer des malheurs. Nous n'en voulons pas à votre vie, seulement, nous avons résolu d'être maître chez nous. Vous nous abandonnez vos armes à feu et vous pourrez ensuite librement vous retirer où bon vous semblera.

L'officier russe hésita un moment ; mais voyant derrière lui la plus grande partie de son monde hors d'état de résister :

—Le devoir d'un soldat est de mourir, dit-il comme pour se consoler de sa défaite ; mais quand il ne peut le faire utilement, il ne lui est pas défendu de capituler.

Le comte avait eu d'abord la pensée de retenir ce détachement prisonnier, mais craignant de ne pouvoir contenir parmi les siens les premiers transports d'un long ressentiment, ils s'étaient décidé par un noble mouvement d'humanité à l'éloigner du château. Il profita donc, avant toute chose, de l'ascendant qu'il exerçait sur ses amis pour faire exécuter cette capitulation. Les soldats russes eurent la vie sauve, et s'élançant tête baissée au milieu de leurs adversaires, ils gagnèrent rapidement la campagne.

—Je crains que cet acte de générosité, dit un des gentilshommes qui entouraient le comte, ne nous attire de nouveaux ennemis sur les bras beaucoup plus tôt que nous ne pensons.

—Cette pensée m'a d'abord fait hésiter un moment, répondit le comte, mais je me suis aussitôt dit que quelque fût le parti que nous prissions à l'égard de ses soldats, il était impossible qu'il ne se trouvât pas dans la foule qui nous environne un espion pour instruire sans délai les autorités, je m'applaudirais encore de ce que nous venons de faire. Notre cause est trop juste et trop belle pour que nous consentions à la souiller par de sanglantes cruautés. Messieurs, ajouta le comte, il faut maintenant que nous déployions toute notre activité pour nous mettre en mesure de soutenir dignement ce premier acte d'indépendance. Séparons-nous donc sans délai, et dans trois jours réunissons-nous tous ici à la tête des braves gens qui auront voulu suivre notre bannière. Je rappelle une dernière fois qu'il est inutile de perdre le temps en préparatifs ; profitez au contraire de l'enthousiasme du premier moment, amenez tous les hommes de bonne volonté, les armes et la poudre ne leur manqueront pas. Je retiens dès à présent tous ceux de vos gens qui ne vous sont pas absolument nécessaires : je veux mettre le temps à profit pour former nos cadres et préparer nos moyens d'attaque et de défense. A bientôt donc, messieurs, et que Dieu bénisse vos efforts !

Tous les amis du comte s'embrassèrent, se promirent chaleureusement de se revoir bientôt l'épée en main, et montant à cheval, partirent chacun dans la direction de ses domaines. Comme la soirée était avancée, le comte, secondé par Casimir et Raphaël, ne s'occupa plus que de loger tout son monde pour la nuit. Outre les bâtiments secondaires du château, on mit à contribution les fermes environnantes, et toute cette foule alors se divisant par groupes et saluait le comte de ses patriotiques acclamations, s'éleva tumultueusement, comme les flots d'une mer que le reflux éloigne un moment de ses rivages. Un silence solennel, à peine interrompu par le pas mesuré des sentinelles, règne alors dans le château.

Le comte, sa fille, Raphaël et Casimir, réunis devant un grand feu, s'entretenaient encore sur les événements de la journée et les probabilités de l'avenir.

—Tout le monde a fait son devoir, dit le comte, et j'espère que Stanislas lui-même, qui nous a si brusquement quittés, ne voudra pas abandonner son rang au jour du péril. Malgré son désappointement, je crois pouvoir compter sur lui.

—N'importe, ajouta Casimir, je ne le croyais pas si susceptible, et je lui en veux de cette espèce de fuite au moment décisif. Tous nos amis, qui ne connaissent pas ses griefs particuliers, l'ont traité de lâche.

—Il est trop emporté pour être lâche, dit Raphaël ; mais c'est à coup sûr un pauvre garçon, qui se consolera de sa mauvaise humeur avec quelque mode nouvelle.

—Soyons charitables, Messieurs, reprit Rosa, et plaignons du moins ces malheureuses âmes que les passions abaissent et corrompent.

En ce moment un nouveau personnage entra dans le salon, à la grande surprise de tous nos amis : c'était l'abbé Choradzko.

Mes cher amis, dit-il, comme toute ma paroisse déserte ses foyers et vient s'enrouler sous vos drapeaux, vous devez avoir besoin d'un aumônier, et me voici pour en remplir les fonctions.

—Mille fois merci, mon cher curé ; votre présence me vaut tout un bataillon, s'écria le comte en serrant affectueusement les mains du digne prêtre.

Mes chers amis, reprit le curé, les conseils de la prudence seraient maintenant hors de propos ; je ne puis remplir qu'un mystère de paix, je le suis, mais il ne change pas de caractère, même au milieu du tumulte des armes et des horreurs du sang versé. Le prêtre à sa place marquée partout où plane la mort. N'est-il pas le conducteur des âmes vers Dieu ? Je serai donc en ore l'homme de la prière et de la charité parmi les luttes acharnées qui désolent ces provinces. Mais, de plus, je suis citoyen de ma patrie ; je connais ses droits impérissables, et mon cœur en a pieusement gardé le souvenir. Comme prêtre, j'aurais voulu les défendre et les relever par d'autres moyens que je crois meilleurs et plus sûrs. Vous en avez décidé autrement ; ma patrie court aux armes pour briser ce joug aussi injuste qu'intolérable ; je lui dois mon faible appui. Disposez donc de tout ce qui m'appartient, et employez-le comme vous le jugerez bon pour la cause nationale.

—Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? s'écria le comte.

—Ne vous faites pas d'illusion, mon ami, ajouta le curé, les causes justes ne sont pas toujours heureuses ; soit qu'on les soutienne souvent par des moyens qui ne servent qu'à les compromettre, soit que Dieu veuille nous faire mieux sentir l'indispensable nécessité de ses rigoureux jugements. Plaçons toujours cependant notre plus ferme espoir dans la Providence, quelle que soit l'issue des événements, son bras secourable ne nous failira pas. Maintenant, cher